

Hanane Oulaïllah

Rouge tangerine

Nouvelles

■ Editions In fines

À mes parents Zitounia et Ahmed.

La ronde des dauphins

Le rose. Non. Plutôt le rouge tangerine. Il adore ce rouge. Il dit à chaque fois que ce rouge me donne des lèvres de suceuse. Je regarde mes yeux. Ils sont gonflés. La paupière inférieure noircie. Comme cramée. Un coup de mascara pour réveiller les cils. Du fard à joues pêche pour remonter mes pommettes. Je suis prête. Mon cœur bat la chamade. Cela fait longtemps que je ne l'ai pas vu.

J'enfile des escarpins en velours noir, jamais portés, de huit centimètres de haut et me dirige vers l'arrêt de bus pour me rendre au point de rencontre. Des vieilles jacassant comme des poules squattent les deux seules places de l'abri. Mes pieds sur ces échasses ne tiendront pas longtemps. Heureusement, le bus arrive. Tout au long du chemin, le soleil m'éblouit, me brûle les pupilles. J'ignore pourquoi il me suit, celui-là. Il ne me lâche plus. J'arrive au lieu du rendez-vous. Je suis la seule à descendre. Les commères, aux cheveux argentés, arrêtent de glousser et me fixent agglutinées à la

vitre avec pitié. Elles savent où je vais. Mes talons se noient dans les graviers. De minuscules cailloux acérés pénètrent dans mes chaussures et me déchirent la voûte plantaire. Je résiste en traînant les pieds jusqu'au lieu fixé.

— Bonjour mon amour, dis-je en me prosternant devant la tombe de mon mari. Le soleil transforme le marbre en une précieuse opale de feu bleu. Une pluie de rayons dessine un halo autour de son portrait noir et blanc scellé sur la stèle, faisant jaillir sa beauté, son innocence, sa vivacité.

— Je t'apporte des pivoines roses. Je sais que tu les adores.

Je les place, une à une, sur le prie-Dieu. Je reste de longues minutes à contempler le souffle du vent caresser les pétales des fleurs et voler quelques grains de poussière incrustés dans ce qui restait de mon mari. Un grand rectangle de roche sculpté. Lui gît en dessous. Comment est son corps ? Est-il encore intact dans le cercueil ? Les insectes ont-ils dévoré sa chair ? Son nez ? Ses beaux yeux bruns ? Le manque de sommeil me joue des tours. Comme son corps me manque.

Il me l'offrit en asile. Dans ses bras frêles, je me sentais protégée. Aujourd'hui, je n'ai plus rien.

Plus aucun mur où m'abriter. Je suis amputée d'un organe arraché de force, sans anesthésie. Et je dois vivre avec. On ne vous apprend pas à aimer. On ne vous apprend pas, non plus, à vivre sans l'être aimé. Trois ans d'amour fusionnel filés en fumée. Envolé. Je n'ai plus envie de pleurer. Le réservoir est vide. Je m'incline pour embrasser un coin de la tombe chauffée et laisse des empreintes de rouge à lèvres. Et je me relève. Avec difficulté. Mais je me relève.

Je n'ai qu'une hâte : rentrer chez moi et fuir le soleil. Celui qui continue à se lever et à se coucher pendant que je souffre le martyr. Celui qui témoigne de la poursuite de la vie malgré la perte d'un être cher. J'aimerais qu'il s'arrête de briller. J'aimerais que les gens s'arrêtent de vivre pour moi. Qu'ils me consolent ou s'apitoient sur mon sort. Tout le monde s'en fout. Un homme meurt. La vie continue. D'autres mourront demain. D'autres naîtront. Et la vie poursuivra ainsi son cours. Sans fin.

Je rentre sans tarder dans ma grotte. Les volets n'ont plus été ouverts depuis des semaines. Le jour noir m'apaise. La nuit me comprend. Elle ne m'oblige pas à vivre. Je reste parfois de longues heures avec l'envie de m'évader. N'importe où. Juste fuir ce chagrin qui me ronge de l'intérieur.

J'espère retrouver mon mari dans mes rêves. Un sourire. Une caresse. Juste un signe pour me dire qu'il va bien.

Rien. Jamais rien.

Quand Morphée m'abandonne à mon triste sort, je fouille de longues heures dans ses affaires. Fétichiste des pieds, je caresse le cuir de ses chaussures usées, les usant encore plus. Je froisse la soie de ses cravates « haute couture » préférées. Les seuls articles de luxe qu'il a pu s'offrir. Je sniffe comme une droguée ses sous-vêtements sentant la transpiration et macérés dans la corbeille à linge, jamais lavés. Pour préserver cette odeur, je cours à la cuisine, récupère un sac en plastique, et y enferme les caleçons d'un double nœud. La sueur est encore acide. Je repasse en revue ses livres et sa collection de DVDs. J'esquisse un sourire en ouvrant une boîte de gel lubrifiant et de préservatifs bien entamée et camouflée dans une trousse de toilette rose. Très utiles quand je ne prenais plus la pilule.

Vidée, je m'allonge sur les draps jaunis par le temps et repasse en boucle, comme un film, la même bande vidéo, celle du jour de sa mort.

La veille, nous nous donnâmes l'un à l'autre sans retenue. Comme deux amants libertins. Nous ne fermâmes pas l'œil de la nuit. Affamés et vidés de nos forces, je descendis, chantonnant comme un pinson, dans la cuisine pour préparer le petit déjeuner et lui apporter au lit. Il dormait, sur le ventre, la tête enfoncée dans son oreiller. Je lui chatouillai la nuque. Rien. J'insistai en pensant à une farce. Toujours rien. Je déposai ensuite mes lèvres humides sur son cou pour le mordiller. Mon Dieu, il était gelé ! Je le tournai vers moi. Son visage était blême. Un long filet blanc de salive sortait du coin de sa bouche rose pâle et se logeait derrière le lobe de l'oreille. En hurlant son prénom pour le réveiller, je le secouai de toutes mes forces. Je tentai de le ranimer avec du bouche-à-bouche, en écrasant sa poitrine de ma paume, comme dans les séries américaines à la télévision. Le cœur ne battait plus. Il était bel et bien parti. L'ange de la mort dépouilla son âme, sans préavis, ne me laissant que son exuvie. Les mains tremblantes, paniquée, je me jetai sur le téléphone pour appeler le Samu.

Je vivais là, les dernières minutes à ses côtés. J'observai mon mari gisant nu sur le dos, les bras étendus à l'horizontale, telles de longues ailes prêtes à regagner le ciel. Le bas du corps, embaumé dans le suaire blanc nuptial, laissait entrevoir une partie

de sa toison foisonnante et sa grappe de raisin asséchée, digne des plus beaux angelots. J'ouvris un à un les boutons de ma chemise de nuit et dévoilai ma nudité à ce corps sans vie. Sans vie et pourtant, je le désirai tant. Comme la veille ou au premier jour. Vivant, mort, je l'aime du plus profond de moi. Je lâchai mes longues boucles noires qui tombèrent en cascade sur mes épaules et m'allongeai sur le lit au côté de mon mari. Le bout de mon sein frôla sa poitrine glacée. J'en frissonnai. Des frissons de plaisir. Je n'ai pas honte de le dire. Même mort, je le désirai. Je calai ma tête sous son aisselle moite et tirai de toutes mes forces son cadavre rigide contre moi. Mes yeux virevoltaient, aussi légers que des ailes de papillon, en sentant ce froid électrique me traverser les membres. Je saisis ses doigts que je baisais, un à un, avec fougue. Mes nymphes dictèrent à mes phalanges d'occuper mon mont de Vénus et d'atteindre mon berlingot gonflé à bloc. À peine caressé, un couinement orgasmique s'évada de ma bouche salivante. Je lui soumettais ma jouissance en guise d'offrande, avant la grande séparation. À cet instant, il m'appartenait encore. Un sommeil lourd et sucré me happa, un court moment avant que la sonnette de la porte ne retentisse.

Le Samu venait emporter le cadavre de mon mari.

Comme prisonnier dans l'obscurité d'une salle de cinéma, mon cerveau passe aussitôt à un épisode absurde que je vis lorsque je me rendis à Carrefour pour acheter des sous-vêtements, des chaussettes et une chemise dans laquelle mon mari allait être enterré. Un couple, à quelques mètres de moi, se disputait pour une marque de céréales. Je les observai, avec envie et dégoût, regrettant que mon mari ne soit pas là, à mes côtés.

Surmonter aussi l'épreuve du passage au rayon homme et fixer les shampoings, les déodorants et les eaux de toilette qu'il utilisait au quotidien. Devoir ensuite choisir une dernière chemise. Perdue dans le rayon textile, se demander laquelle prendre. Mort, fait-il toujours la même taille ? Pourtant on vide les morts avant de les inhumer. Plus question de savoir si elle lui plairait, juste se demander si elle lui irait. J'optai pour une taille M et courus vers la caisse.

— Gardez bien le ticket, madame. Sur la chemise en promotion, vous avez sept jours pour la remplacer si elle ne plaisait pas à monsieur, me lança la vendeuse. Je ravalai ma salive. Mon mari serait enterré dans un vêtement au rabais. Toute une vie

pour finir comme ça. Mon estomac se tordait dans tous les sens. Je sortis du magasin en trombe puis me cachai derrière les machines à laver, situées sur le parking, pour rendre mes tripes.

*

Fin de la bande vidéo des souvenirs. Une sonnerie polyphonique me ramène à la réalité et interrompt mes songes. C'est le téléphone portable de mon mari. Je me jette dessus et réponds, sans réfléchir.

— Bonjour, monsieur Hadad, je suis Sylvie du parc Marineland à Antibes. Je vous appelle pour vous annoncer une excellente nouvelle. Une place s'est libérée ce samedi, à la suite d'un désistement, pour le stage de nage avec les dauphins. Je sais que vous aviez insisté, par mail, pour offrir ce cadeau à votre femme. Êtes-vous toujours intéressé ?

Aucun son ne sort de ma bouche. Même mort, il pense à moi.

— Allo ! monsieur Hadad, je ne vous entends pas.

— Oui... non... je suis madame Hadad.

— Oh ! Navrée madame. Je suis confuse, je...

— Ce... ce n'est pas grave. Écoutez, gardez la confirmation.

— Très bien. C'est noté. Notre équipe vous attend, tous les deux, ce samedi à quinze heures. Vous vivrez quelque chose d'exceptionnel!

Je m'empresse de raccrocher sans même dire au revoir.

J'hésite longtemps à y aller. Difficile de quitter ma grotte, mon lit et ma fatigue qui me maintiennent en vie. D'un autre côté, je ne pouvais lui infliger ça. Il voulait réaliser mon rêve : nager avec les dauphins. Refuser ce cadeau l'offenserait. Le profanerait.

Interminable le voyage. Changements de train par-ci, retards par-là. J'avais perdu l'habitude de côtoyer la civilisation. Puis un taxi m'emmène au parc Marineland où une employée m'accueille avec un grand sourire.

— Sur les papiers de réservation, il est noté que vous serez accompagnée de votre mari.

— Il... il n'a pas pu se libérer, je serai seule, lui répondis-je en lui donnant ma carte bleue pour faire diversion.

Voyant que je devenais blême, elle enchaîne en m'indiquant les vestiaires dans lesquels je trouverais des cuissardes à bretelles à mettre au-dessus de mes vêtements et la direction pour regagner le

bassin. J'exécute ce qu'elle me demande et la rejoins dix minutes plus tard. Cinq personnes, dont deux couples étaient déjà dans l'eau en train de discuter avec l'employée. Elle me fait signe d'approcher.

À peine ai-je mis le pied dans l'eau qu'un aileron de dauphin s'avance vers moi. La soigneuse le remarque et le rappelle à l'ordre. Il rebrousse chemin. L'eau arrive désormais à ma taille. Je rejoins les autres participants lorsque ce n'est pas un, mais deux, trois, quatre dauphins qui m'encerclent en dessinant des ondulations sur l'eau. Ils ricanent, s'excitent, sautillent et dansent autour de moi. La soigneuse, prise de panique appelle un collègue à la rescousse sur son talkiewalkie, qui arrive en trombe.

— Fais-la sortir, vite ! hurle-t-elle en me pointant du doigt. Le second employé me repère, plonge sans réfléchir dans la piscine avec ses claquettes et m'extirpe de l'eau par les épaules. Rouge de colère, la soigneuse fonce sur moi.

— Vous êtes inconsciente ou quoi ?

— Je... je ne comprends pas....

— Les femmes enceintes ne sont pas autorisées à nager avec les dauphins, on a dû vous le préciser lors de l'inscription !

— Vous vous trompez, je ne suis pas...

La soigneuse passe sa main dans ses cheveux en expirant.

— Vous l'ignoriez, n'est-ce pas ?

Aucun son ne sort de ma bouche.

— Les dauphins ont un sonar qui détecte la grossesse des femmes. Ils manifestent leur joie en dansant en ronde autour d'elles comme ils viennent de le faire avec vous.

Le bassin, l'eau, les mosaïques, tout se met à tourner autour de moi, à une vitesse folle. Je finis par m'effondrer.

Je me réveille quelques heures plus tard à l'hôpital. Après une analyse de sang, le médecin confirme le diagnostic de la soigneuse. Je suis bel et bien enceinte. De trois mois et demi. Les nausées et cette fatigue incessante ne trouvaient pas leur origine dans mon chagrin. Mais dans ce petit être qui se développait en moi.

La mort n'avait remporté qu'une bataille, mais pas la guerre. Une partie de mon mari ressuscitait. Une sorte de régénération cellulaire miraculeuse. Oui, un véritable miracle qui redonnait du sens à ma vie.